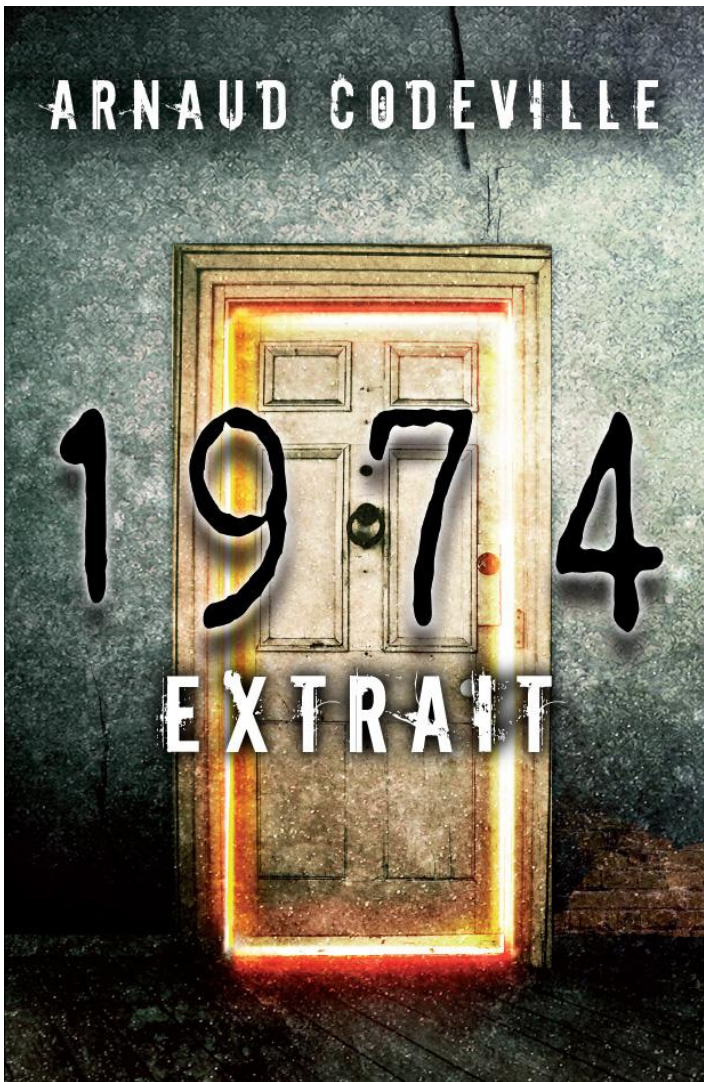


ARNAUD CODEVILLE

1974

EXTRAIT



ARNAUD CODEVILLE

*1974*

EXTRAIT

Du même auteur :  
La Tour de Sélénite (2015)

ISBN : 978-2-9552991-2-8

© Arnaud CODEVILLE

Site internet : <http://www.arnaudcodeville.fr>

Email : [a.codeville@gmail.com](mailto:a.codeville@gmail.com)

V.1.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*Pour Xena, Chloé et Timothée.*

*Vous pouvez fermer tous les cimetières,  
ça n'empêchera pas l'homme de mourir...*

## CHAPITRE 1

**L**a plupart des habitants de la rue Jean Jaurès à Sebourg ignoraient totalement les véritables raisons qui avaient poussé les pompiers ainsi que les autorités de la ville à mettre le feu au numéro seize. On raconte encore aujourd'hui que l'incendie aurait permis de contenir une invasion de cafards ou, selon les dires de certains, de vermines prêts à infester toute la rue voire le village entier.

La maison fut, bien avant son exécution, sujette à de nombreuses rumeurs plus ou moins étranges. Les enfants des environs s'interdisaient de marcher sur le trottoir qui la jouxtait comme si, inconsciemment, une force bienveillante leur dictait de ne pas s'en approcher. Les vieilles personnes évitaient également de poser leurs

regards sur celle-ci et se signaient systématiquement une fois qu'elle était hors de vue.

Pourtant, pendant plusieurs générations du commun des mortels qui peuplaient la petite ville, elle ne fit pas parler d'elle, sauf bien entendu : le fait d'avoir la sinistre réputation d'être hantée. Elle fut bâtie en 1939 par un riche commerçant sur un immense terrain de près d'un hectare sur lequel on éleva un mur d'enceinte en plaques de béton. Au début des années cinquante, le propriétaire disparut mystérieusement et sans doute, sans héritiers légitimes, la maison fut laissée à l'abandon.

Elle était construite sur deux étages. De grandes fenêtres à doubles battants ornaient sa façade morne. Le bruit courait que certains passants auraient eu la désagréable impression d'être épiés par ces mêmes fenêtres alors qu'ils longeaient tranquillement le portail en fer forgé. Ces derniers temps, le jardin qui était en friche depuis des lustres ressemblait plus à une jungle équatoriale où les coins d'ombre s'y faisaient de plus en plus nombreux. Étrangement, aucun oiseau ne venait construire son nid dans les quelques arbres qui mouraient dans le verger et jamais un chat n'approchait de la propriété. La maison, quant à elle, était en piteux état et les voisins soupçonnaient, à juste raison, qu'il arriverait un possible accident si par malheur elle devait rester ainsi pendant encore une année. La mairie avait donc fait poser un écriteau sur le portail sur lequel on pouvait lire :

« DÉFENSE D'ENTRER,  
RISQUE D'EFFONDREMENT. »

Si un petit curieux avait bravé l'interdit en escaladant l'une des clôtures, il se serait très vite aperçu que la plupart des murs de la demeure étaient lézardés de nombreuses fissures et que la moisissure les rongait petit à petit. Après avoir traversé le chemin de galets blancs - envahi désormais par une luxuriante végétation - qui allait du portail jusqu'au perron, il aurait senti également une odeur répugnante qui se dégageait de la maison elle-même. Ce détail aurait dû mettre sur ses gardes toute personne sensée qui aurait osé pénétrer dans ses entrailles. Mais si d'aventure, l'individu avait continué sa route malgré tous ces signes, il aurait fini par se retrouver devant la lourde porte en bois sculptée et usée par des années d'intempéries, mais néanmoins ornée d'un magnifique heurtoir en étain...

Arriverait-il à surmonter sa peur ? Car oui, à ce stade, ce serait de la peur qu'il ressentirait, une peur inexplicable qui le pousserait à tourner les talons et à rebrousser chemin en hurlant. Il perdrait sûrement l'équilibre, puis se casserait la figure plusieurs fois sans aucune raison et enfin escaladerait les murs escarpés de l'enceinte tout en s'écorchant les ongles et le bout des doigts. Il terminerait sans doute sa journée en proie à une terreur sans nom, le cœur prêt à exploser dans sa cage thoracique. Voilà ce que pourrait éprouver un



individu lambda un peu trop fouineur face à une telle monstruosité de briques...

Un camion de pompier dépêché pour l'occasion ainsi qu'un contingent de Police d'une dizaine d'hommes se tenaient devant le numéro 16 rue Jean Jaurès depuis huit heures du matin. Un petit attroupement de personnes composé certainement de badauds, curieux et autres voisins s'était agglutiné contre les barrières préalablement installées en face du portail en ferraille par les forces de l'ordre. Ils assistaient depuis près de deux heures au va-et-vient incessant des hommes du feu. Ils avaient commencé par calfeutrer l'ensemble des fenêtres du bâtiment puis avaient aspergé les murs avec un liquide visqueux hautement inflammable. Alors, avec la plus grande des précautions, l'adjudant en chef des pompiers, équipé d'un casque et d'une combinaison ignifugée, y jeta une allumette. En un instant, de longues flammes se mirent à lécher goulûment la maison. Les volets en bois prirent feu immédiatement puis ce fut au tour de la vieille toiture de brûler. Un vent de chaleur inonda la zone sur près de trente mètres tandis qu'une grosse fumée noirâtre se formait au-dessus de l'habitation. Pendant une vingtaine de minutes, de lourds crépitements se firent entendre sous les applaudissements de la foule qui s'extasiait devant un tel spectacle.

Ce fut sans doute le plancher du premier étage qui céda le premier, car vers midi, un bruit sourd suivi d'un énorme vacarme éclata à l'intérieur. L'un des badauds eut la confirmation de cette hypothèse par un pompier qui se tenait non loin des barrières. Vers 20 heures, quand la lumière du soleil commença tout doucement à décliner, il ne restait de la maison qu'un amas de cendres et de bois calcinés. Les soldats du feu, cette fois équipés de leur lance à incendie, achevèrent leur travail en arrosant copieusement les décombres fumants de l'habitation.

Derrière les barrières de sécurité, la majorité des spectateurs avait déserté les lieux. Hormis une vieille dame qui, promenant son petit chien, s'était arrêtée quelques instants pour admirer l'œuvre des pompiers, il n'y avait plus qu'un homme. Il était là depuis le matin et n'aurait raté ce moment, même pour tout l'or du monde. Le vent frais de cette soirée de juillet distillait une légère odeur de brûlé et lui frôlait sa barbe de trois jours. Au-dessous d'un blouson noir, il portait un sweat-shirt à capuche qu'il avait relevée sur sa tête. À chaque bouffée de sa Marlboro, la cendre rouge illuminait un rictus de satisfaction. Ses yeux, d'un bleu intense, ne lâchaient pas un seul instant ce qu'il restait de la demeure. Quand il fut certain que le travail avait été correctement fait, il jeta sa cigarette sur le sol et l'écrasa vivement. Puis il lança un dernier regard sombre en direction de la maison puis quitta les lieux sans jamais se retourner...

## CHAPITRE 2

C'était le dernier verre...

Le dernier...

Encore un...

Joël Masson était sorti de l'Opéra club, vers trois heures du matin, accompagné d'une jolie jeune femme dont il ignorait le prénom.

Il l'avait aperçue en arrivant dans cette boîte de nuit bondée de monde. Elle se tenait au bar avec trois de ses copines et sirotait un mojito. Elle était habillée d'une longue robe rouge au dos nu qui épousait parfaitement ses hanches. Ses petits escarpins ouverts se balançaient dans un battement régulier. Ses cheveux blonds ondulaient à chaque mouvement de sa tête tandis qu'elle se trémoussait au rythme de la musique techno.

Joël, bientôt la trentaine, n'aimait pas ces endroits. Trop sombres, sans saveur, et surtout inintéressants. Chaque fois qu'il entra dans une de ces discothèques, il se souvenait de ce que lui disait sa grand-mère :

« La nuit, mon petit Joël, tous les chats sont gris... »

Il se trouvait comme à son habitude en ce samedi soir de 1995, amorphe devant une émission complètement débile. Il avait donc attendu que sa montre indique minuit avant de se décider à sortir de chez lui. Ce ne fut pas toujours le cas, mais depuis maintenant une bonne année, il réalisait ce petit rituel. Il buvait deux bières voire trois, s'affalait dans le canapé et lorsque l'alcool lui montait au cerveau, il prenait sa voiture - une vieille Alfa Romeo 75 - et filait en direction du centre-ville de Valenciennes en quête d'une discothèque.

Joël était arrivé dans ce night-club lors d'un de ces fameux samedis soir. Il avait glissé un billet de cinquante francs dans la poche d'un des videurs à l'entrée, car au vu de sa dégaine, il n'aurait jamais pu avoir le loisir de connaître ne serait-ce que la couleur des murs de l'endroit sans pratiquer le marchandage. Une fois à l'intérieur, il avait remis son blouson aux vestiaires et avait commandé aussitôt une Tequila à la serveuse. Dès le Saint-Graal en main, il s'était trouvé une table près de la piste de danse.

Il était plutôt beau gosse, les cheveux mi-longs châtain clair plaqués en arrière à l'aide de gel, les traits fins, le teint hâlé et surtout toujours rasé de très près ; il détestait avoir l'air négligé même si ces derniers temps, ce n'était pas sa principale priorité.

Assis au fond d'un petit fauteuil, c'était ainsi qu'il se mêlait depuis peu au monde extérieur. Au bout de quelques minutes, de jolies jeunes filles tentèrent leur chance en s'approchant de sa table. Et sans aucune espèce d'élégance, elles entamèrent un semblant de conversation, mais Joël, en parfait gentleman, déclina immédiatement leurs propositions plus ou moins indécentes.

Les haut-parleurs de l'Opéra Club vomissaient une musique aux beats trop rapides pour lui. Son style à lui variait énormément, mais il avait une nette préférence pour le rock voire le hard rock. Malheureusement pour lui, il n'existait pas encore d'endroits dans le coin où Nirvana, Metallica et Rage Against the Machine pouvaient être écoutés à leur juste valeur.

Il termina tranquillement son verre et attendait patiemment que la serveuse au large décolleté revienne le voir. Mais au bout d'une bonne dizaine de minutes, la soif devint trop présente à son goût et il se leva pour se diriger vers le bar. Il était près de deux heures du matin

et la boîte de nuit était bondée de gens surexcités et surtout alcoolisés, il savait que la tâche allait être ardue. Après moult jeux de coudes, de bousculades entre viandes saoules, il y parvint tout de même. Au serveur, il commanda une autre Tequila en hurlant presque tant la musique était assourdissante. En attendant, ses doigts sur le bar tapaient le rythme quand une charmante voix lui chuchota à l'oreille :

« Bonsoir, permettez-moi de vous payer ce verre... »

Joël tourna la tête et vit qu'il se trouvait à côté de la charmante blonde qu'il avait remarquée lors de son arrivée.

— D'habitude, ce sont aux hommes de le faire, dit-il d'une voix sans émotion.

La femme qui n'avait pas plus de vingt-cinq ans fut surprise par sa réaction. Ses joues prirent une teinte rougeâtre et elle s'esclaffa. Ses yeux bleus en forme d'amande rehaussés d'une pointe de mascara scintillaient aux lumières éclatantes de la discothèque.

— Je suis entièrement d'accord avec vous...

Joël paya le serveur avec un billet de vingt francs.

— J'suis pas intéressé, acheva-t-il en évitant de croiser à nouveau son regard. N'insistez pas.

Le visage de la femme se figea. Visiblement vexée, elle pivota sur son siège afin de lui tourner le dos mettant un terme à toute discussion. Joël, fier de lui, récupéra son verre en remerciant le barman débordé. Il

fit quelques pas en direction de sa table, toujours vide, puis s'arrêta au bout de quelques mètres au milieu de la piste de danse.

Pourquoi diable s'empêchait-il toute forme d'amusement ? songea-t-il.

Les flashes stroboscopiques l'éblouissaient et lui rappelaient sans conteste celles de l'ambulance.

« Ce n'était pas de ta faute, bon sang ! Trois jours, ils t'ont fait bosser trois jours d'affilée ! »

Il prit une profonde inspiration en fermant les yeux et engloutit le contenu de son verre. Il fit demi-tour pour retourner vers le bar, s'approcha de la blonde pulpeuse puis lui tapota sur l'épaule :

« Excusez-moi ? Mademoiselle ? »

Elle se retourna et lorsqu'elle l'aperçut, son visage s'illumina.

— Veuillez m'excuser pour mon attitude inadmissible de tout à l'heure, continua Joël en se passant une main sur le menton. À défaut de vous payer un verre, voulez-vous m'accompagner à ma table ?

Elle lui sourit, puis délicatement, elle descendit du grand tabouret. Perchée sur ses hauts talons, elle lui arrivait au niveau de l'épaule. Il pouvait sentir son parfum enivrant effleurer ses narines. Elle se pencha vers lui et lui susurra à l'oreille.

— Avec plaisir.

— Champagne ?

— Bien évidemment.

Il commanda alors une bouteille de champagne et prit soin de demander deux verres. D'une voix hésitante, il pria la jeune femme de le suivre jusqu'à sa table. Cette dernière hocha la tête puis traversa la piste de danse devant le regard médusé de la plupart des hommes présents.

Elle s'assit sur l'un des canapés en velours en croisant ses jambes interminables. Joël l'imita nerveusement. Il ne s'était plus permis de telles choses depuis bien longtemps. Le serveur leur apporta la bouteille dans un seau à champagne qui était lui-même décoré de feux de Bengale. Le bouchon sauta avec grâce et il remplit deux coupes du liquide pétillant. Toute cette mascarade le mettait mal à l'aise. Il tenta de dissimuler cette angoisse sous un sourire niais. La jeune femme récupéra l'un des deux verres et l'offrit à Joël. Elle prit l'autre puis le fit tinter sur le sien. Elle but une gorgée et le reposa sur la petite table avec un regard empli de malice. Elle s'approcha de lui et sa main manucurée atterrit sur son genou. Joël finit son champagne presque en tremblant. Elle profita de cet instant pour s'avancer le plus près possible de l'homme. Il sentit alors ses lèvres charnues toucher délicatement la peau de son cou tandis qu'un frisson parcourait son échine.

Joël se redressa, glissa ses doigts dans sa chevelure d'or et embrassa fougueusement la déesse. Son pouls



s'accéléra et un désir fou s'empara de tout son être. Il occulta complètement l'endroit où il se trouvait, sans doute à cause de l'alcool qui commençait à faire son effet.

Au bout de quelques secondes, elle se recula en lui souriant, dévoilant une dentition parfaitement alignée. Elle saisit la bouteille de champagne et remplit à nouveau la coupe de Joël. Elle trempa son petit doigt dans le spiritueux et le porta à la bouche de l'homme qui se mit à le sucer avec ardeur. La blonde pouffa de rire, et lui tendit le verre. À présent, elle se caressait le haut de la poitrine et le dévorait des yeux. L'homme but une gorgée et bredouilla :

« Euh... je n'ai pas saisi votre nom ? »

— Ce soir, ça n'a pas d'importance, appelle-moi comme tu veux...

Cette réponse plus ou moins équivoque perturba le trentenaire. Il finit son verre d'un trait et s'en remplit un autre dans la foulée.

Au bout d'une demi-heure, la bouteille de champagne était vide. Joël commençait à avoir mal au crâne alors que la pin-up qui l'accompagnait semblait être immunisée contre les effets secondaires de l'alcool. Elle avait à présent glissé sa main au niveau de la braguette de son pantalon et le déboutonnait avec expertise. Joël se leva d'un bond et se rhabilla tant bien que mal. Il

titubait et se retint sur le haut de la banquette, trempé de sueur.

« Je suis désolé, mais je ne peux pas faire ça ici comme ça devant tout le monde. »

La jeune femme rit de bon cœur et se leva également.

— On peut faire ça chez toi si tu veux.

Il déglutit difficilement et la regarda de bas en haut.

— Euh... ouais, j'suis pas contre.

Elle s'approcha de lui en lui posant une main ferme au niveau de l'entre-cuisse.

— Je te préviens, c'est deux mille francs pour toute la nuit.

Il acquiesça d'un simple signe de tête et se mit à marcher en direction de la sortie de la discothèque. Il récupéra son blouson aux vestiaires et salua les molosses à l'entrée. La jolie blonde qui portait à présent un trench-coat gris l'attrapa au niveau de la taille et ensemble, ils quittèrent les lieux, bien décidés à passer du bon temps.

Un vent chaud soufflait sur Valenciennes. Il eut sur lui comme l'effet d'une grosse claque en pleine figure. Il sentit son estomac se contracter et tint fermement la rampe qui filait le long de l'escalier de la boîte de nuit pour ne pas valdinguer. L'humidité ambiante due aux terribles chaleurs de l'été était encore présente malgré l'heure tardive. Ils étaient maintenant dans la rue et Joël,

sous l'effet de l'alcool, zigzaguait. La jeune femme pouffait de rire au rythme cliquetant de ses petites chaussures sur le trottoir. Il sortit de la poche de son veston, un paquet de Marlboro à moitié vide et alluma une cigarette avec peine. Au bout de quelques mètres, ils s'arrêtèrent devant la voiture blanche de l'homme. Il mit un certain temps avant de retrouver ses clefs. Elles avaient eu la bonne idée de rester dans son blouson durant toute la soirée. Il ouvrit la portière avec difficulté et s'affala au volant en poussant un soupir de satisfaction. La blonde l'imita en s'installant sur le siège passager. La vue troublée, il enfonça non sans mal la clef et démarra la voiture.

Le moteur de l'Alfa Romeo vrombit dans le silence de la nuit et le pot d'échappement cracha un épais nuage de fumée. Joël fit une légère manœuvre et sortit péniblement du parking. Il garda une allure moyenne afin de pouvoir éviter, malgré son fort taux d'alcoolémie, tout obstacle qui viendrait en travers de son chemin. Une voiture devant lui fit deux appels de phares. Il réalisa à cet instant qu'il avait bêtement oublié d'allumer les siens. Il tourna d'un geste malhabile l'interrupteur pour les activer et lança un regard niais à la passagère.

Ils n'étaient plus qu'à cinq cents mètres de chez lui, et ils se trouvaient à présent avenue Faidherbe. Il arrêta la voiture à un feu rouge. La femme en profita pour se pencher vers lui, déboutonna son pantalon, saisit sa

verge et l'enfonça directement dans sa bouche. Joël eut un surcroît de désir et poussa un petit gémissement. Le feu passa au vert, et il enclencha fébrilement la première. Il tourna le volant pour virer à gauche sans prendre la peine de mettre son clignotant et accéléra légèrement tandis que la déesse continuait à effectuer sa douce tâche.

Lorsque le véhicule bifurqua avenue Villars, Joël aperçut, à environ une cinquantaine de mètres de leur position, des lumières bleues papillotantes. Il conclut sans délai qu'il s'agissait d'un barrage de la police nationale.

Il repoussa vivement la femme, qui s'essuya frénétiquement la bouche. Son visage indiquait l'incompréhension la plus totale. Mais elle se figea littéralement lorsqu'elle distingua le contrôle routier devant eux. Joël fit avancer la voiture aussi droit que possible, mais en vain. Il débordait sans arrêt sur la ligne blanche.

Il étaient cuits, il en avait la certitude.

Arrivé à hauteur du barrage, il remarqua qu'un autre véhicule subissait le même sort.

Dans l'habitacle régnait à présent un silence de mort. La femme avait subitement changé d'attitude. Son teint était blême et elle se mordillait nerveusement la lèvre inférieure.

Un policier en gilet fluorescent leur fit signe de se mettre sur le bas côté. Joël s'exécuta et gara la voiture quelques mètres plus loin. Il baissa son carreau tandis que le flic s'approchait du véhicule. Une fois à leur niveau, il remarqua immédiatement qu'il ne devait pas avoir plus de vingt ans à en juger à son faciès et visiblement, il venait de sortir de l'école de police.

« Bonsoir monsieur, bafouilla l'homme en uniforme, Police Nationale, merci de couper le contact s'il vous plaît, nous effec... »

— Te fatigue pas jeunot, trancha Joël qui tentait de maintenir un flot de paroles constant et intelligible, je suis de la maison...

Il farfouilla quelques instants dans la poche interne de son blouson, lui montra un insigne de Police. La passagère, estomaquée, poussa un petit cri de stupeur.

— C'est bon ? Je peux y aller, demanda Joël avec une pointe d'agacement.

Le policier, de marbre, fit non de la tête.

— Permis de conduire et papiers du véhicule, s'il vous plaît.

— Tu as entendu ce que je viens de te dire ? s'énerva Joël en frappant violemment sur son volant, je suis le lieutenant Masson, bordel !

— Je suis désolé, mais j'ai des ordres, dit le jeune homme en éclairant l'intérieur de la voiture avec une lampe torche.

Joël était fou de rage. Il lui balança son permis de conduire ainsi que sa carte grise et son assurance. Le jeune policier les récupéra sur le sol et s'éloigna pour se diriger vers un fourgon là où deux autres Gardiens de la paix surveillaient la route. Il se tourna vers la jeune femme et lui dit calmement :

« T'inquiète pas, ça va aller... »

— T'es vraiment une ordure, tu aurais pu me dire que t'étais un putain de condé.

— Les masques tombent, on dirait, et dans les deux camps... acheva-t-il dans un petit sourire.

Au bout de quelques minutes, le policier revint vers eux, mais cette fois, il n'était pas seul. Un grand gaillard s'avançait d'un pas assuré à ses côtés. Il avait le visage carré, le menton fuyant et des sourcils en bataille. Joël le reconnut immédiatement.

— Putain, mais Stéphane, peux-tu me dire ce qu'il se passe à la fin ?

— Salut Jo, on dirait que tu as passé une bonne soirée, ironisa l'homme qui ne voyait que les longues jambes sur la place du mort. Malheureusement pour toi, le capitaine ne veut pas faire d'exception ce soir...

— Ouais, soupira Joël, on dirait bien...

Le brigadier Stéphane Poirier tendit un éthylotest à Joël et le fit souffler dedans. Naturellement, il était positif et il savait pertinemment qu'il était bien au-delà

de la limite autorisée par le gouvernement. Il leva les yeux au ciel et ouvrit la portière de sa voiture.

— Tu connais la procédure mon ami : immobilisation du véhicule, prise de sang et tout le bordel... murmura Poirier.

— Ouais... bien sûr que je la connais, rétorqua Joël. Tiens Stef, fais-moi une fleur s'il te plaît, fais raccompagner madame chez elle ou chez son mac, j'en ai rien à foutre...

— Ce sera fait, lui répondit-il en souriant, mais à la condition que tu ranges ton bazar dans ton caleçon.

### CHAPITRE 3

Joël ouvrit un œil puis lentement l'autre, il était allongé sur une surface dure et froide. Au plafond, deux lampes néon clignotaient par intermittence et l'éblouissaient. Il reprit un peu ses esprits et remarqua qu'il se trouvait dans une pièce sans fenêtres. En face de lui, des W.C. immondes dégageaient une forte odeur nauséabonde. Les murs tapissés d'un crépi hideux étaient recouverts d'insultes gravées dont la plupart étaient destinées à la police. Il comprit par déduction qu'il était dans une cellule de dégrisement.

La bouche pâteuse, l'estomac en vrac et qui plus est, un énorme mal de crâne l'empêchaient d'avoir les idées claires. Il n'avait presque aucun souvenir de la veille et se demandait même comment il avait pu atterrir dans cet endroit. Là où d'ordinaire, c'était lui qui envoyait des



suspects, ivrognes, ou encore des surexcités incontrôlables.

Ce matin-là, les rôles étaient inversés. Mais pourquoi ?

Il consulta sa montre. Il était près de huit heures. Il se leva d'un bond et s'étira pendant quelques instants. Il bâilla si fort qu'il crut que sa mâchoire allait se décrocher. Puis il se mit à faire les cent pas dans la cellule en faisant le point sur sa vie, attendant qu'on vienne le chercher, car telle était la procédure.

Il était né en mai 1965 près de Lille. Ses parents, qui l'avaient élevé du mieux qu'ils pouvaient, divorcèrent quand il avait à peine neuf ans. N'étant pas destiné à faire de longues études selon les dires de ses professeurs - qui avaient réussi à le persuader d'une telle chose - il s'était engagé dans l'Armée de Terre dès le baccalauréat en poche (obtenu d'ailleurs par un miracle). Ce fut pendant toutes ces années au service de la nation qu'il avait pris vraisemblablement goût à l'action sur le terrain. De retour dans le civil, vers 1986, il s'était inscrit immédiatement à la faculté où il allait suivre quatre années de droit. Ce revirement de situation avait surpris la majorité de son entourage, mais ces derniers l'avaient encouragé dans ses choix et l'avaient soutenu jusqu'au bout.

Sur les bancs de l'université de Lille, il avait rencontré Juliette, dont il était tombé follement amoureux dès la première minute où il l'avait vue. Elle était l'une de ces jeunes filles qui avaient le pouvoir de vous ensorceler avec son regard, de vous charmer avec sa voix et de vous rappeler grâce à son aura qu'il existe une force sur terre bien plus puissante que la gravité : l'amour.

À la fin de ses études, Joël avait passé le concours d'inspecteur de police qu'il avait obtenu avec les félicitations du jury. Le couple s'était installé dans un petit appartement sur Paris, ville aux multiples visages et Juliette y avait trouvé un travail dans une compagnie d'assurances en tant que juriste.

En 1990, ils avaient décidé de se marier. Il fallait dire aussi que le ventre bien arrondi de Juliette avait un peu précipité les choses. Ce fut avec joie qu'ils avaient accueilli leur premier enfant, Léa.

Pendant près de trois ans, ils avaient vécu en parfaite harmonie avec l'idée de concrétiser leurs projets les plus fous.

Début 1993, le couple avait dû déménager pour habiter sur Valenciennes où Joël avait été muté pour renforcer le tout nouveau commissariat dont la construction venait d'être achevée. De longues journées et de nuits s'enchaînaient et se ressemblaient, Joël survivait sa propre vie. Il lui était même arrivé, de temps

en temps, de ne pas rentrer chez lui pendant quarante-huit heures. Juliette s'était sentie alors délaissée et avait dû malgré tout s'occuper de leur fille, jonglant avec les heures de garde de son mari, son job en tant qu'assistante juridique dans une association et bien évidemment l'éducation de leur enfant.

Un soir de septembre 1993, après que Joël eut passé soixante-douze heures au commissariat, il avait dû garder Léa pendant l'absence de son épouse malgré la fatigue qui le terrassait. À son retour, Juliette l'avait retrouvé endormi dans le canapé, mais sans sa fille près de lui...

Ils ne mirent pas longtemps à la retrouver...

Jusqu'à la fin de sa vie, Joël n'oublierait jamais les cris de son épouse quand elle découvrit Léa pendue à l'une des balançoires de leur jardin. L'homme l'avait envoyée jouer là-bas, croyant que rien ne pouvait lui arriver... et avec les cordes du portique, la petite s'était étranglée...

Joël avait été littéralement foudroyé par ce terrible événement et avait perdu tous ses repères. Tous les projets qu'ils avaient envisagés ensemble s'envolèrent tel un château de sable s'effondrant sous un geste trop brusque. Le lendemain des obsèques de Léa, Juliette avait pris la décision de le quitter, car dans les yeux de son mari, se noyaient ceux de sa propre fille.

Le jeune policier sombra dans une dépression nerveuse sans nom, oubliant toute notion de vie sociale, s'enfermant dans de vagues souvenirs qui n'appartenaient désormais qu'à lui et que l'alcool aimait tant faire resurgir du passé.

Pendant près d'un an, il était resté cloîtré chez lui, rendu complètement amorphe par la quantité astronomique d'antidépresseurs qu'il ingurgitait. Il avait posé arrêt maladie sur arrêt maladie, incapable de reprendre le travail qui lui tenait tant à cœur.

Voilà comment en un battement d'ailes, se dit-il les yeux embrumés de larmes, s'ouvrent les portes de l'enfer.

Un cliquetis de clefs dans le couloir le fit revenir à lui. Il était debout au centre de cette cellule aux lumières crues. La lourde porte grinça dans un crissement métallique et il reconnut Stéphane Poirier en uniforme de police. Il était l'un de ses seuls collègues à prendre encore de ses nouvelles. Et rien que pour ça, Joël le considérait comme un ami et non comme une simple relation de travail. La quarantaine bien prononcée, divorcé depuis plus de quatre ans, père de deux filles, un sens du devoir hors normes, il était ce qu'on appelait un bon flic. En 1986, il fut l'un des premiers policiers à arriver sur les lieux de l'attentat de la galerie Point Show à Paris où une bombe avait tué près de vingt personnes.

Il fut profondément marqué par cet événement et n'en parlait presque jamais.

Stéphane avait pris Joël sous son aile quand il était venu habiter sur Valenciennes et avait assisté, impuissant, à sa descente aux enfers. Il le regardait à présent avec une mine grave en se tenant au pas de la porte et tapait du pied nerveusement.

« Alors ma princesse, bien dormi ? lança-t-il à Joël. »

— Non, tu te doutes bien, répondit-il avec un brin de honte, écoute... je ne sais pas...

— Cherche pas, coupa Poirier, tu étais à plus de trois grammes hier soir au volant de ta voiture en compagnie d'une pute qui te suçait la pine.

— Oh putain, j'ai fait fort on dirait...

— Ouais, mais ce n'est pas tout, continua Stéphane avec une mine grave, le capitaine s'est pris une soufflante par la sainte autorité. Ouais mon gars, c'est venu jusqu'aux oreilles du Préfet et tout cela en moins de cinq heures.

— Là, on dirait que ça pue le moisi pour moi, non ?

— Tiens, remets tes chaussures, lui lança Stéphane en lui montrant ses Converse qui étaient restées à l'extérieur pendant toute la nuit. Il veut te voir absolument, et tu sais que le capitaine Lassard n'aime pas attendre.

Joël baissa les yeux, quitta la cellule et enfila ses baskets.

— Il est de mauvais poil ?

— Comme toujours, répondit Stéphane qui avançait déjà vers la porte qui donnait sur l'aile ouest du commissariat.

Joël dut accélérer la foulée pour rattraper son ami. Ils longèrent un couloir désert et débouchèrent dans un vaste hall pratiquement vide. Seul, un agent de police lisait le journal appuyé contre le comptoir de l'accueil. Des ventilateurs étaient installés çà et là afin de rafraîchir la pièce qui frôlait les vingt-cinq degrés en cette heure bien matinale. Leurs pas résonnèrent sur le carrelage et ils traversèrent l'endroit en silence. Enfin, Stéphane fit entrer Joël dans une salle d'interrogatoire. Ce dernier déglutit et son visage exprima l'incompréhension.

« Le capitaine considère que tu ne fais plus partie des effectifs, chuchota Poirier, il a même fait déménager ton bureau. »

— Sans déconner ?

Stéphane leva les épaules.

— Que veux-tu que je te dise ?

Joël s'installa sur l'une des chaises d'une large table qui faisait face à la seule entrée de la salle. Un grand miroir sans tain se tenait sur sa droite derrière lequel il soupçonnait que certains de ses collègues iraient l'espionner pendant que son boss lui vomirait toute sa haine.

— Tu veux un café ? lui demanda Stéphane alors qu'il s'apprêtait à quitter la pièce.

— Ouais s'il te plaît, répondit Joël, avec de l'aspirine si tu as.

Le policier fit un signe de tête et le laissa quelques instants. Joël s'épongea le front. Il était brûlant et moite. Il savait pertinemment qu'il allait vivre l'un des pires quarts d'heure de son existence. Stéphane revint au bout d'une longue minute et lui remit son café dans un gobelet en plastique et une gélule rouge et blanche, puis il l'abandonna cette fois pour de bon.

Joël glissa le médicament sur la langue et but doucement une gorgée de jus noir. Il était chaud, et lui fit un bien fou. À cet instant, la porte de la salle s'ouvrit brutalement. Le capitaine Éric Lassard fit son apparition tel un diable à ressort. Il était plus petit que la moyenne des policiers, sans doute était-il à la limite de la taille minimale pour entrer dans les forces de l'ordre, se demanda Joël sur le moment. Ses cheveux grisonnants, les rides naissantes qui sinuaient le long de son visage, trahissaient son âge qui devait être aux alentours de cinquante ans. La figure contractée par un rictus nerveux, il jeta un dossier devant lui. Le choc fit sursauter Joël qui reposa en tremblant son gobelet en plastique sur la table. Lassard tira la chaise vers lui et soupira :

« Je vois que vos collègues ont été généreux en vous offrant le café. »

— Je vous demande pardon ? balbutia Joël qui avait pourtant bien compris ce que son supérieur venait de lui dire.

— Si cela ne tenait qu'à moi, vous seriez dehors en train de pointer à l'A.N.P.E, mais comme l'administration française est très bien faite, je suis obligé de vous garder.

— Soit, répondit Joël visiblement gêné par cette remarque dégradante. Mais je pense que vous ne m'avez pas fait monter ici juste pour me parler de ça.

— C'est bien vrai ! admit l'homme avec un sourire narquois. Lieutenant Masson, je ne sais plus quoi faire de vous, vous étiez l'un de mes meilleurs enquêteurs sur le terrain, et aujourd'hui, je n'ai qu'une hâte, c'est de vous voir dégager de mon commissariat...

— Je comprends capitaine...

Le ton de Lassard monta d'un cran.

— En arrêt maladie depuis presque un an, et cette nuit, on vous contrôle, encore une fois, positif à un alcootest et en compagnie d'une prostituée. Et demain ce sera quoi ? Vente de stupéfiants ? Braquage de banque ? Dois-je vous rappeler que vous êtes encore policier ?

— Je...



Le capitaine se leva d'un bond de sa chaise et pointa violemment Joël.

— Je pense que vous vous foutez de la gueule du monde, Masson, et moi, je n'aime pas qu'on se foute de ma poire...

— Capitaine, je suis désolé, commença Joël, mais Lassard le coupa immédiatement.

— Vous êtes désolé ?

L'homme se dirigea alors vers le miroir sans tain.

— Désolé, hein ? répéta-t-il avec un sourire qui n'avait rien d'amical. Qui a dû assurer vos permanences pendant que monsieur se bourrait la gueule aux médocs et à la pisse, hein ? Ce n'est pas à moi qu'il faut présenter ces excuses, mais à vos collègues. Ceux-là mêmes qui vous ont offert le café.

— Et bien, que fait-on maintenant ?

Joël attendait patiemment la sentence. Le capitaine s'avança vers la table et saisit le dossier. Il le feuilleta pendant quelques instants puis posa son regard sur Joël.

— Masson, je vous laisse une dernière chance de vous sortir de la merde dans laquelle vous vous êtes vous-même fourré... de toute façon, j'y suis bien obligé, vous êtes le seul homme qu'il me reste.

— Je vous écoute.

Le capitaine le dévisagea.

— J'ai assez de trucs pour vous foutre en cabane pour au moins trois bonnes années...

— J'avoue ne pas saisir complètement où vous voulez en venir...

— Je vais vous confier une enquête Masson, ce sera sans doute votre dernière. Et si vous me faites encore un mauvais coup, je vous promets que je ne vous raterai pas.

Joël blêmit et déglutit avec difficulté. Le souffle court devant cet ultimatum malhonnête, il réalisa qu'il était au pied du mur. Lassard le pourrirait jusqu'au bout si jamais il se défilait.

— Hier matin, un homme d'une quarantaine d'années est venu porter plainte pour un cambriolage qui aurait eu lieu chez sa mère sur Hérin. J'ai donc envoyé une équipe, mais une fois sur place, mis à part la porte fracturée, mes hommes ont constaté que rien n'a été volé.

— Ouais, enfin pour moi l'affaire est close, soupira Joël, non ?

— Mais le fiston est revenu le soir même. Le hic dans l'histoire - parce que déployer mes hommes pour un banal cambriolage, c'est un peu trop pour moi - c'est que ce type est un élu de la mairie de Valenciennes, et qu'il est plutôt bien placé. Et comme vous pouvez l'imaginer, le bougre fait jouer ses relations et fait de plus en plus pression sur nous.

— Ouais, enfin si rien n'a été volé, je ne vois pas ce que je peux faire là-bas ?

— Je pense qu'il veut rassurer sa mère, poursuivit-il, vous savez, le fait que j'envoie un lieutenant plutôt que de banals flics...

— Je comprends mieux, admit Joël.

Il inspira longuement. Puis il regarda son supérieur de haut en bas.

— Vous permettez que je rentre chez moi pour au moins prendre une douche ?

Le capitaine acquiesça et Joël se leva de sa chaise, saisit le dossier sur la table, puis marcha vers la sortie quand Lassard le héla :

— Vous aurez certainement besoin de ceci ! On l'a récupéré alors que vous étiez ivre mort.

Il sortit d'une des poches de sa chemise un étui en cuir qu'il tendit à Joël. Il s'agissait de sa plaque de lieutenant de police. Joël la regarda pendant un instant dans le creux de sa main.

Il fut un temps où elle représentait tout pour lui au point même d'en oublier sa famille. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'un vulgaire bout de métal.

Le capitaine à ses côtés ne semblait pas être totalement hermétique à la situation. Masson avait d'excellents états de service et l'avait époustoufflé en résolvant des affaires tortueuses.

Son poulain serait-il de nouveau en course ?

## CHAPITRE 4

Une patrouille déposa Joël non loin de chez lui. Il remercia ses collègues puis se mit en marche en direction de son appartement. Il n'avait pas très envie de croiser quiconque de son quartier, il pressa donc le pas et arriva au bout de dix minutes en bas de son immeuble. Il repéra sa voiture qui était restée près de son entrée, là où le contrôle routier avait eu lieu. Il pénétra dans le hall où régnait une chaleur infernale. Joël tenait d'un doigt son blouson sur l'épaule. Il crevait de chaud et la sueur dégoulinait tout le long de son dos. Après une longue discussion avec sa voisine de palier qui lui parla de l'épisode final de sa série préférée, il put enfin rentrer chez lui.

Il constata que son appartement était en piteux état. La dernière fois qu'il avait dû passer le balai remontait à

au moins trois mois. Les canettes vides de bière s'amoncelaient un peu partout. Les cartons de pizza et autres boîtes de *Junkfood* s'entassaient près de la poubelle. Le cendrier sur la petite table du salon débordait de mégots et certains s'étaient éteints sur le sol. Joël n'avait même pas pris la peine de les ramasser. Il régnait une odeur de tabac froid mêlée à un remugle qui lui souleva le cœur.

Il contempla amèrement la décrépitude de son lieu de vie au même titre qu'il avait assisté impassible à celui de son corps. Il ouvrit l'une des fenêtres afin de provoquer un courant d'air, puis saisit un sac poubelle et se mit en tête de jeter tout ce qui n'avait plus rien à faire ici. Pendant près de vingt minutes, il fit le tour de son appartement et remplit pas moins de trois sachets qu'il entreposa à l'entrée. Puis finalement, il se rendit dans la salle de bains pour prendre une douche qui le laverait probablement de ses fautes commises la veille. Il se déshabilla devant son miroir, et vacilla quelques instants tant la vision de son corps le perturba.

Joël n'était pas ce qu'on appelait un grand sportif, mais plus jeune, il avait fait plusieurs années de rugby. Il lui restait encore de bons abdominaux et avait conservé de larges épaules. Mais au bout d'une année de négligence, il s'apercevait qu'il avait désormais une silhouette squelettique. Il secoua la tête pour reprendre ses esprits puis entra dans la douche.

Une heure plus tard, il se trouvait au volant de son Alfa Roméo, roulant en direction d'Hérin, petite ville aux abords de Valenciennes. Le temps s'était subitement ombragé et une fine pluie tombait à présent sur l'ancienne cité minière. Il avait emporté son carnet sur lequel il avait pris l'habitude de tout noter. Joël, persuadé que cette simple mission de routine se terminerait le soir venu, songeait à Lassard et à son discours. Il avait provoqué chez lui une sorte d'électrochoc qui l'avait instantanément ramené parmi le monde des vivants.

Masson sortit une cigarette de son paquet qu'il jeta sur son tableau de bord, puis l'alluma à l'aide de l'allume-cigare. Il ouvrit à moitié la fenêtre afin d'évacuer la fumée à l'extérieur et roulait à présent à vive allure sur une route de campagne longue à n'en plus finir. Sentant la monotonie s'installer dans l'habitacle, il enfonça la cassette audio dans l'autoradio de la voiture. A présent, les enceintes de la voiture hurlaient *Killing in the name* de *Rage against the machine*.

« Cette chanson est un pur chef-d'œuvre, songea Joël qui tirait une grosse bouffée sur sa Marlboro. »

Il tapait le rythme avec les doigts sur le volant. Lorsque vint le solo de guitare de Tom Morello, la musique se transforma subitement en brouhaha.

« Putain non ! beugla Joël, pas ça ! »

Il comprit que son autoradio était en train de fusiller l'une de ses cassettes préférées. Il appuya aussitôt sur le

bouton « *eject* » tout en gardant un œil devant lui. Joël ne s'était pas trompé. Il l'arracha de l'appareil tandis que les bandes magnétiques, restées coincées à l'intérieur, se déroulèrent tel du plastique fondu. Dépité, il la balança sur le siège passager puis reposa ses yeux sur la route. Son visage prit alors une expression de terreur, sa bouche s'ouvrit en grand, mais aucun son n'en sortit.

En plein milieu de la chaussée, à une dizaine de mètres de son pare-chocs, se trouvait une jeune adolescente, âgée d'une quinzaine d'années. Figée sur place, elle regardait en direction de la voiture qui avançait à toute allure. Elle était d'une pâleur inquiétante et portait une simple chemise de nuit qui était déchirée par endroits. Ses cheveux entremêlés pendaient sur ses épaules et la pluie ruisselait tout le long de son corps. Joël écrasa aussitôt la pédale de frein bloquant immédiatement les roues. L'Alfa Roméo fit une embardée de plusieurs mètres sur la route désormais glissante. L'averse tombait depuis au moins deux bonnes heures et avait inondé toute la voie. Joël tenta de garder le contrôle en donnant des coups de volant, mais en vain. Le véhicule fit un tête-à-queue et alla directement emboutir avec violence un arbre planté le long de la chaussée. Elle s'immobilisa instantanément. Sonné, Joël mit quelques minutes à reprendre ses esprits. Du sang coulait sur sa tempe et son cou lui faisait atrocement mal. Il chercha à tâtons la poignée de la portière et lorsqu'enfin il la trouva, il s'extirpa maladroitement de la

voiture. Le souffle court, il scruta désespérément à travers le manteau de pluie le moindre signe de vie.

Mais personne.

Son cœur tambourinait dans sa poitrine. Pendant quelques instants, Joël se tint debout sous le crachin en regardant de tous les côtés tandis que l'eau commençait lentement à s'infiltrer dans ses vêtements. Il posa un genou sur le bitume trempé puis jeta un œil sous la voiture juste au cas où. Il était pourtant persuadé de l'avoir évitée.

Mais là encore, rien du tout.

Au bout d'une minute, il dut se rendre à l'évidence, elle s'était littéralement volatilisée. Penaud et complètement hagard, il fit le tour du véhicule et constata amèrement que la portière arrière droite était complètement défoncée. La fenêtre avait éclaté sous le choc et avait inondé la banquette de minuscules bris de verre. La force de la collision avait fendu l'écorce de l'arbre sur toute sa hauteur.

« Vous allez bien, m'sieur ? fit une voix derrière Joël. »

Il fit volteface et se retrouva nez à nez avec un vieil homme en vélo. Il portait une tenue imperméable et son chapeau lui tombait pratiquement sur les yeux. Son visage était marqué par la ronde des saisons, et il peinait à rester droit sur sa bicyclette.



— Ouais, plus de peur que de mal, avoua Joël en se frottant la tête.

— J'ai déjà signalé à la mairie qu'il fallait réduire la vitesse sur cette portion de route surtout par temps de pluie.

L'ancien posa un pied par terre.

— La semaine dernière, figurez-vous, trois jeunes se sont tués ici même en revenant d'une soirée bien arrosée. Je...

— Excusez-moi monsieur, coupa sèchement le policier, mais je suis pressé. La voiture n'a rien de grave. Moi non plus. Merci de vous être inquiété.

Le vieillard, surpris, n'eut pas le temps de prononcer un mot de plus que Joël était déjà remonté et avait décampé à toute vitesse. L'homme enfourcha son vélo et manqua de tomber plusieurs fois à cause du vent qui soufflait.

Joël pesta au volant. Elle était là, au milieu de la route... Il en aurait mis sa main au feu. Il ajusta son rétroviseur et remarqua qu'une petite égratignure d'environ dix centimètres saignait sur sa tempe. Il sortit un mouchoir de sa poche et essuya le sang.

Il traversa le centre-ville d'Hérin vers 15 heures et passa à proximité de l'église Saint-Amand. Elle avait la particularité de ne plus avoir de clocher depuis son effondrement dix ans plus tôt. Faute de moyens, la

mairie avait fait installer des haut-parleurs pour remplacer le carillon qui rythmait la vie quotidienne de la ville. La pluie tombait toujours et la température avait lourdement chuté. Joël détestait la chaleur, surtout en été, et ce virement météorologique le mettait de bonne humeur.

Enfin, il arriva non loin de l'adresse indiquée. La rue était tellement étroite que l'accès ne se faisait que dans un sens. Il prit donc la décision de se garer un peu plus loin. Il sortit de son véhicule en prenant soin de remonter le col de son blouson et fit le tour de sa voiture. Il devrait remplacer la vitre le plus vite possible si le temps ne s'arrangeait pas dans les jours prochains. Il lâcha un juron puis s'engagea d'un pas rapide dans la ruelle.

La maison se tenait sur deux niveaux. La façade, munie d'une fenêtre au rez-de-chaussée et de deux autres à l'étage, était vétuste. La peinture bleu pâle du mur s'écaillait à plusieurs endroits et laissait apparaître quelques briques. La porte d'entrée en bois décorée d'un carreau fendu était gonflée par l'humidité et Joël remarqua immédiatement que la serrure avait été forcée. À l'aide d'un pied de biche probablement. Une large fissure courait le long de l'encadrement que Joël suivit du bout des doigts. Encore un travail de pro, ironisa-t-il.

Quelqu'un avait tenté de la réparer à la va-vite, mais elle était bonne pour la déchetterie. Il frappa trois coups

et attendit pendant un court instant sous la bruine. Des pas se rapprochèrent de l'entrée et la porte s'ouvrit en grinçant sur le plancher. Un homme d'une quarantaine d'années se tenait devant Joël. Une fine moustache sur un visage rond et des cheveux soigneusement coiffés à l'aide de brillantine comme dans les vieux films des années soixante. Joël eut l'impression de se trouver en face d'une caricature médiocre d'un des acteurs tout droit sortis du *Parrain*.

« Bonjour monsieur, Lieutenant Masson de la Police Nationale. »

— Mais rentrez Lieutenant, coupa l'homme en lui faisant un geste. Vous n'allez tout de même pas rester sous la pluie ?

Joël fit un signe de tête en guise de remerciement et pénétra à l'intérieur de la maison. Une forte odeur d'humidité mélangée à celle de la moisissure lui sauta au visage. La pièce où il se trouvait était un petit salon. Il était décoré d'un horrible papier peint qui se décollait par endroits et d'innombrables portraits jaunis étaient accrochés aux murs. Une collection de bibelots poussiéreux trônait fièrement sur des étagères bancales, et enfin, posé sur un meuble en bois marron, un ancien poste de télévision vieux d'une dizaine d'années diffusait en sourdine une série américaine.

« Je suis Pascal Dupuis, commença l'homme. Merci d'être passé. C'est moi qui suis venu porter plainte hier. »

L'homme tendit une main, que Joël serra immédiatement, tout en posant son regard sur la tempe du policier.

— Seigneur ! Mais vous êtes blessé !

— Oui, dit Masson en portant la main sur la blessure, une petite égratignure. Rien d'alarmant.

Dupuis parut désarçonné sur le coup, mais se ressaisit en s'éclaircissant la gorge :

— C'est la maison de ma mère, elle vit ici depuis presque vingt cinq ans. Elle refuse d'aller en maison de retraite. Pourtant, nous avons les moyens de lui en payer une de qualité...

— Nous ? Qui ça « nous » ?

— Ma femme et moi, répondit Monsieur Dupuis d'un air surpris. Pourquoi cette question ?

— Votre mère est-elle présente ? demanda Joël en éludant totalement la sienne.

— Oui bien sûr, elle est à côté. Suivez-moi.

L'homme hésita un instant puis déclara visiblement gêné :

— Par contre, ne faites pas attention, ma mère n'a plus toute sa tête depuis que nous avons perdu ma sœur il y a une vingtaine d'années.

Joël acquiesça en silence et ils pénétrèrent alors dans la salle à manger. Tout comme la pièce voisine, elle était meublée très modestement. De nombreux cadres de photos étaient encore fixés aux murs. Plus que dans

n'importe quelle maison, pensa Joël. Il y avait au fond un lit médicalisé aux draps défaits et sur leur gauche, un escalier donnait à l'étage. Une vieille dame en robe de chambre était installée devant une longue table en bois. Elle engloutissait une soupe avec un bruit de succion écœurant à chaque cuillerée. Juste à côté d'elle, une petite fille aux cheveux bouclés la regardait avec dégoût.

« Papa, mamie mange vraiment comme un cochon. »

— Chloé, chuchota Dupuis, s'il te plaît, va regarder la télé.

Elle bondit de sa chaise puis courut vers le salon. Le cœur de Joël se serra et il tenta de rester stoïque. Elle devait être un peu plus âgée que Léa...

Il esquaissa un sourire en voyant sa petite tête blonde passer juste à côté de lui. Il ferma les yeux un instant et le visage de sa fille se dessina alors dans l'obscurité de ses paupières. Lorsqu'il les rouvrit, l'homme s'approcha de la dame et remit en place la serviette en papier qui lui servait de bavoir.

— Maman ? dit Dupuis, ce monsieur est de la police.

Elle se tourna lentement vers Joël. Il aperçut alors la figure ridée de la vieille dame qui devait avoir un peu plus de soixante-dix ans, mais en paraissait nettement plus. Un de ses yeux était vitreux. Elle le toisa pendant quelques instants puis replongea le nez dans son assiette.

— Bonjour madame, je suis le Lieutenant Masson, je suis venu pour le cambriolage de la nuit dernière.

Elle grommela quelque chose d'inintelligible entre ses dents.

— Mais enfin maman, s'agaça Dupuis, ce monsieur est venu pour t'aider...

— Personne... marmonna-t-elle. Personne peut m'aider.

Joël se sentit comme mal à l'aise. Le lieu dégageait une aura malsaine. Les saisons, dans cette maison, semblaient ne plus s'écouler. Les poils sur les bras du policier se hérissèrent subitement.

— Est-ce que vous avez entendu quelque chose durant la nuit ? dit le lieutenant en s'avançant vers la table.

— Je ne suis pas sûr qu'elle ait entendu quoi que ce soit, rétorqua Dupuis en regardant Joël, elle est de plus en plus sourde.

—... vont... revenir...

L'homme s'approcha de sa mère puis posa une main sur son épaule.

— Mais non, c'est fini, ils ont bien vu qu'il n'y avait rien à voler ici...

—... sont revenus...

— Pardon ? demanda Joël, qui est revenu ?

Dupuis blêmit et bafouilla :

— Ne l'écoutez pas, Lieutenant, elle divague.

Le policier hocha la tête puis s'adressa au fils :

— Vous n’avez pas constaté de vol d’après ce que j’ai pu comprendre...

— Comme vous pouvez le remarquer, il n’y a rien à voler ici.

— J’aimerais néanmoins jeter un œil dans la maison, insista Joël.

— À votre guise.

Le lieutenant fit le tour de la grande table devant le regard vif de la vieille dame. Il déboucha dans une cuisine dont le four à micro-onde semblait être le seul appareil contemporain. Il soupira puis continua ses investigations. Il revint sur ses pas et examina un court instant l’escalier.

— J’imagine que votre mère ne monte plus à l’étage.

— Non, d’ailleurs je pense que personne n’y est allé depuis bien longtemps. Comme je vous l’ai dit tout à l’heure, cette maison n’est plus adaptée pour elle, mais elle tient à rester pour je ne sais quelles raisons.

— Il y a quoi là haut ?

— Une salle de bains, un débarras et son ancienne chambre.

— Permettez que je monte ? demanda Joël.

— Faites comme chez vous...

Masson s’avança alors vers l’escalier. Il sentait le regard en coin de la vieille dame le suivre tandis qu’il gravissait une à une les marches grinçantes.

Une fois arrivé à l'étage, il se retrouva dans un étroit couloir d'où il distinguait malgré la pénombre, trois portes. Il chercha un interrupteur pendant quelques secondes, mais en vain. Il ouvrit la première qui se présentait à lui, et une lumière faiblarde fendit l'obscurité. Des particules de poussière volèrent en suspens offrant au policier un spectacle presque surnaturel. Il jeta un coup d'œil rapide à l'intérieur. Une salle de bains dont la lucarne au verre opaque diffusait péniblement les rayons du soleil. Le lavabo ainsi que la baignoire étaient rongés par une épaisse couche de crasse suite à des années d'abandon. Il n'y avait rien pour l'aider dans son enquête, il referma donc la porte et fit quelques pas dans le couloir vers les deux autres qui se faisaient face.

Il ouvrit celle de droite et tomba sur un débarras. Tout ce que pouvait contenir une maison se trouvait ici. La lumière du jour malgré les volets clos de la fenêtre éclairait un fourbi inextricable composé de cartons moisis et autre caisses pourries. Plusieurs meubles vétustes offraient sans doute un refuge à des insectes répugnants. Joël en escalada un et atterrit au centre de la pièce. Il régnait ici-bas une puanteur de mort. Il se boucha les narines avec le haut de sa chemise puis poussa quelques boîtes à l'aide du pied. Il s'attendait bien évidemment à tomber sur le cadavre d'un animal : un chat blessé qui se serait laissé mourir, mais il n'en fut rien.



Pas de félin crevé, rien de tout cela.

C'était la pièce elle-même qui exhalait une odeur fétide. De toute évidence, personne n'était venu ici depuis des lustres. Le policier rebroussa chemin quand soudain, il perçut un bruit étrange. Il avait eu l'impression d'entendre un rire. Celui d'une femme plus précisément. Joël avala sa salive et ne bougea plus pendant un moment. Mais seule la voix de la petite Chloé qui, en bas, parlait avec son père parvint jusqu'à lui. Il enjamba le meuble qu'il avait escaladé quelques secondes plus tôt et quitta la chambre.

Maintenant, il était sur ses gardes. Une intuition, l'intuition de flic, lui ordonnait d'être prudent. Celle qui vous dicte de vous méfier lorsque vous sentez que quelque chose se prépare dans l'ombre.

Il entrebâilla dans un premier temps la dernière porte et une émanation nauséabonde s'en échappa. Une odeur de cadavre, voilà ce que pensa Joël en l'ouvrant totalement. C'était encore une chambre. La chambre principale de la maison, se dit Joël en voyant le lit à deux places sans matelas. Il y entra, sur la défensive. La poussière avait envahi totalement l'espace et une exhalaison de soufre stagnait dans l'air. Les volets de la fenêtre ne fermaient plus et les rayons du soleil avaient blanchi la tapisserie sur le mur d'en face. Joël s'avança pour commencer sa fouille, mais il eut aussitôt un mouvement de recul.

La chambre était couverte de photographies. Certaines dans de jolis cadres et pour d'autres, simplement accrochées sur les cloisons à l'aide de punaises. Ces dernières avaient, toutes sans exception, été gribouillées avec un gros feutre noir. Et l'auteur n'avait pas fait les choses à moitié. Il était désormais impossible de reconnaître qui que ce soit dessus. Mais certaines étaient différentes des autres. L'une représentait une famille en vacances, vraisemblablement dans les années soixante-dix à en juger par leurs tenues vestimentaires. Une autre montrait un groupe d'adolescents sur des chevaux qui se baladait dans une forêt. Enfin, Joël tomba sur une photo d'école composée d'enfants de tout âge. À vue de nez, les plus vieux ne dépassaient pas la vingtaine d'années tandis que les plus jeunes avaient plus de cinq ans. Chaque fille était habillée de la même façon – un chemisier noir assorti avec une jupe dans les tons gris – et les garçons étaient vêtus d'une simple chemise blanche et d'un bermuda sombre. Aux pieds des élèves, un petit écriteau indiquait : « Pensionnat Sainte-Anne – 1974. » Sur chacune de ces photos, un seul des visages avait été soigneusement effacé à l'aide d'un marqueur.

Il prit une longue inspiration et se massa les tempes. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? réfléchit Joël. Puis il continua son inspection lorsqu'une découverte bloqua sa respiration.

La croix chrétienne avait été dessinée à de multiples reprises un peu partout dans la chambre, suivie d'inscriptions faites avec le même feutre directement sur la tapisserie.

« CRÈVE ! REJETON DE SATAN. »

« SOIS MAUDIT !

JAMAIS TU NE POURRAS NOUS ATTEINDRE »

« TON ÂME BRÛLERA EN ENFER »

Son front perlait de sueur. Il s'avança au cœur de la chambre, mais un bruit de verre brisé le fit s'arrêter. Il venait d'écraser avec le pied une photo mise sous verre. En retirant sa Doc Martens, il constata qu'il avait fissuré la protection. Il leva la tête et remarqua, à cet instant, que la plupart des clichés étaient fêlés et que quelques un gisaient sur le plancher. Il s'agenouilla, récupéra le cadre et passa le doigt le long de la fissure comme s'il pouvait mieux distinguer les visages, mais une douleur lui cingla l'index. Instinctivement, il eut un geste de recul et le porta à ses yeux. Une fine entaille blanche s'était formée juste au bout. Il prit un mouchoir de sa poche tandis que le sang coulait et filait jusqu'à sa main. Il le posa contre la plaie et constata qu'il avait également éclaboussé l'une des photographies sur le sol. Il s'accroupit afin de l'essuyer, mais à la place, il poussa un cri d'effroi.

Les yeux exorbités, il tomba sur les fesses et recula aussi vite qu'il le put. Joël, maintenant blême, se tenait contre la porte de la chambre, le cœur battant dans ses

tempes. Il n'arrivait toujours pas à réaliser ce qu'il venait de voir.

Le silence dans la pièce était devenu anormal.

Ses jambes s'engourdirent et peu à peu, il tentait de rationaliser la scène, mais en fut incapable. La photographie avait littéralement aspiré son sang, et ce, devant ses yeux. Il se releva tant bien que mal, le doigt toujours emmitoufflé dans un mouchoir de plus en plus pourpre.

« Tout va bien là-haut ? fit une voix au rez-de-chaussée. »

Il s'agissait de Pascal Dupuis qui avait certainement entendu le cri épouvanté de Masson.

— Oui, bafouilla Joël, ne vous en faites pas. J'arrive.

Joël se remit sur ses jambes et quitta la chambre sans prendre le soin de la refermer. Mais une fois encore, un bruit le fit sursauter. Il fit volteface en portant la main sur son arme de service, le cœur prêt à exploser. Il revint sur ses pas et examina la pièce en silence. Un petit cadre était tombé sur le sol. Le lieutenant savait pertinemment que ce dernier ne se trouvait pas sur le mur lors de sa première inspection. Il s'en approcha à pas feutrés et le saisit en déglutissant. La photo avait été épargnée par les coups de marqueur et on pouvait voir nettement un visage à travers le verre fêlé. Il retira la protection et sortit le cliché. Quand Joël put enfin l'examiner, il sentit la panique l'envahir. Il jeta le cadre dans un coin de la

pièce et se rua vers les escaliers, la photo toujours dans les mains.

Pascal Dupuis le regarda descendre avec de gros yeux ronds.

« Alors ? Vous avez trouvé quelque chose, Lieutenant ? »

Le policier arriva en bas des marches et tentait vainement d'avoir un comportement normal en serrant la photo dans sa main moite.

— Vous vous sentez bien, Lieutenant ? Vous êtes tout pâle.

*Ça y est ! fit une petite voix.*

— Oui, tout va bien, bredouilla Masson, écoutez, je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Vous aviez raison. Rien n'a été volé.

*Qu'est-ce que ça t'a fait de la voir ?*

— Vous êtes sûr que vous allez bien ? Monsieur ?

*Elle ne te lâchera plus !*

— Oui... je vous assure, feignit Joël.

Il se dirigea vers la porte d'entrée en passant derrière madame Dupuis qui soudainement, de sa main osseuse lui saisit le bras. Elle tira si fort vers elle que leurs visages se retrouvèrent face à face.

— Je sais ce que vous avez vu, monsieur, chuchota la vieille.

Son haleine empestait le poisson pourri et Joël devint de plus en plus livide. Il tenta de lui répondre, mais ne parvint qu'à sortir un hoquet nerveux.

— Maman ? Mais qu'est-ce qu'il te prend ? intervint Dupuis interloqué par l'attitude de sa mère.

— Elle va revenir les trouver, un à un... elle me l'a dit...

— Maman ! Arrête, je t'en supplie.

Joël retira son bras d'un coup sec et la femme lâcha prise.

Elle riait à présent.

D'un rire machiavélique.

Le policier pressa le pas en direction de la sortie tandis que le fils s'excusait à maintes reprises en le suivant. Il arriva à la porte d'entrée et tomba nez à nez sur un portrait de la famille Dupuis. La photo était vieille et représentait un couple avec leurs deux enfants, un garçon que Joël reconnut comme étant Pascal, et une jeune fille...

Soudain, Joël fut pris de nausées. Il salua Pascal Dupuis, se rua hors de la maison et courut jusqu'à sa voiture aussi vite que possible. Il se jeta à genoux sur le macadam trempé par l'averse et y vomit toutes ses tripes.

Masson s'essuya le menton avec la manche de son blouson et s'appuya le dos contre la portière de son véhicule. Il réalisa qu'il tenait toujours la photo dans la

main, froissée par tant d'agitation. Le souffle court, il comprit qu'il n'avait pas rêvé...

La fille sur le portrait de famille et celle de la chambre était la même personne.

Et il avait failli la renverser quelques heures plus tôt...

Pour commander le roman complet :

Rendez-vous sur

<http://www.arnaudcodeville.fr>

FORMAT BROCHÉ : 17,99€

FORMAT EBOOK : 2,99€